



Les Arcs sur Argens

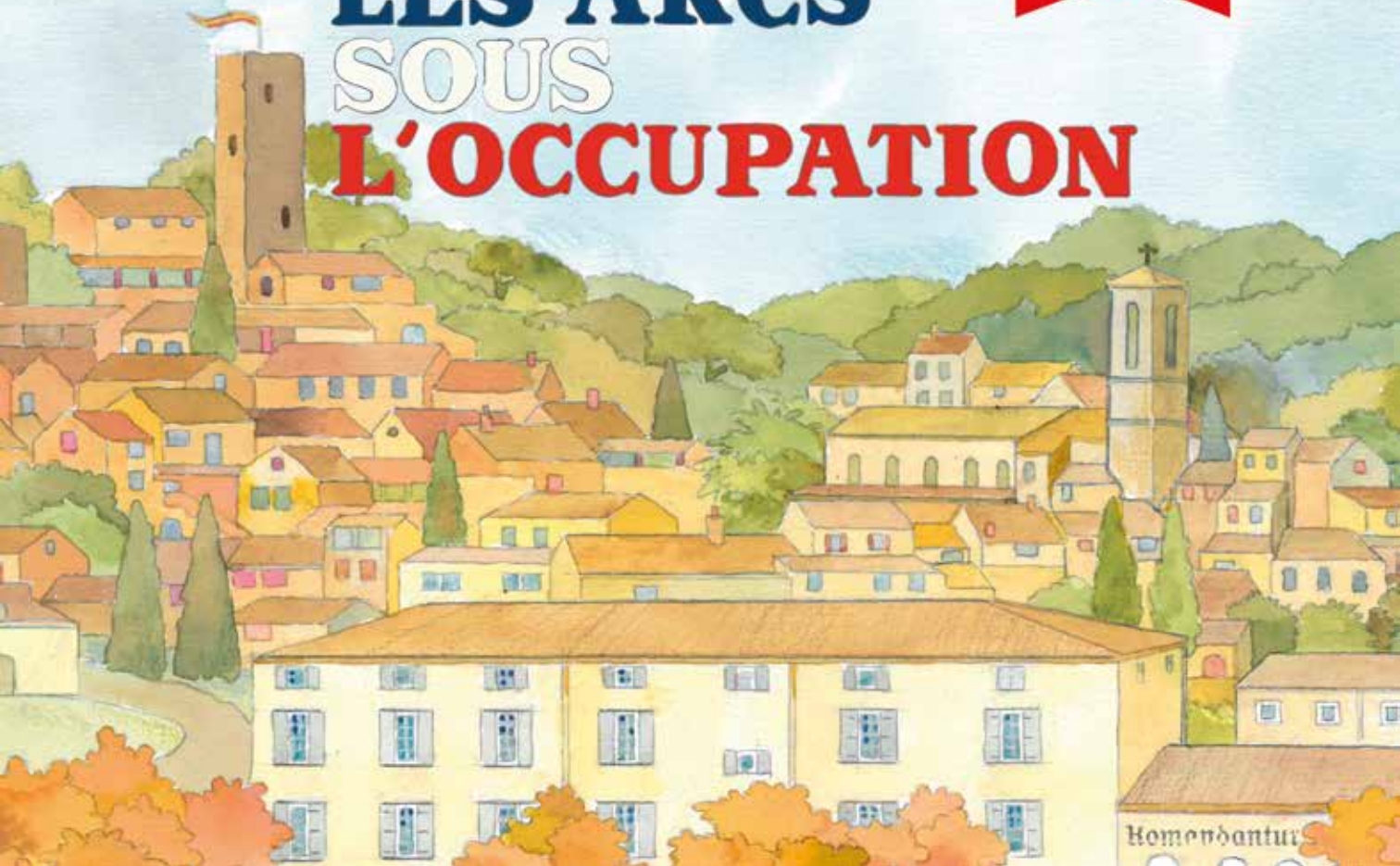
 **80 ans** 
de la Libération des Arcs



EXPOSITION DE RUE

Le livret

LES ARCS SOUS L'OCCUPATION



Dans le cadre des 80 ans de la Libération
et pour la transmission de la mémoire,
la commune met à votre disposition ce livret regroupant les panneaux
de l'exposition de rue tirée du livre «Les Arcs sous l'occupation»,
co-réalisé par les bénévoles passionnés
Franck Dugas et Georges Yévadian,
Jean-Claude Sappa et Louis Camps, qui nous ont quitté,
et la mairie des Arcs.

L'occupation allemande et italienne



Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

L'occupation allemande et italienne

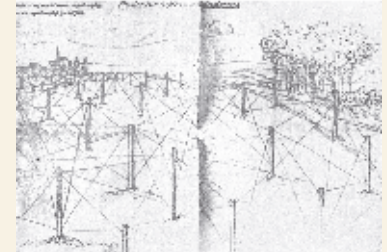
DES MILITAIRES AUX ARCS !

Le conflit commence le 3 septembre 1939, lorsqu'après l'invasion de la Pologne par l'Allemagne, la France déclare la guerre à l'Allemagne. Suite à l'armistice du 22 juin 1940, le pays est divisé en deux : une zone occupée au Nord et une zone libre au Sud. Entre les deux se trouve la ligne de démarcation franchissable uniquement avec un « Ausweis », un laissez-passer.

Le 10 juin 1940, l'Italie se joint à l'Allemagne et déclare la guerre à la France. Mussolini décide de lancer son offensive pour conquérir le sud du pays. Quatre départements sont alors en partie occupés : les Alpes-Maritimes, les Basses-Alpes (actuelles Alpes-de-Haute-Provence), les Hautes-Alpes et la Savoie mais pas le Var, qui ne sera occupé qu'à partir de novembre 1942 !

À partir du 8 novembre 1942, les Alliés envahissent l'Afrique du Nord Française. Craignant un débarquement dans le Sud de la France, alors encore libre, Hitler décide de l'envahir. Mussolini se joint à lui et la France est totalement occupée. Après l'armistice du 8 septembre 1943, les territoires contrôlés par les Italiens sont occupés par les forces allemandes.

Toutefois les ennemis ne sont pas les seuls soldats présents sur le territoire communal. Les Arcois logeront également des soldats américains et français.



L'organisation Todt (OT) du nom de son fondateur Fritz Todt, était chargée d'un grand nombre de projets de construction, dans les domaines civil et militaire et notamment la défense des côtes et des terrains susceptibles de recevoir des planeurs, en cas de débarquement.



Jusqu'en novembre 1942, Les Arcs se trouve en zone libre.



Aux Arcs, le contingent transalpin appartenait à la 58^e Division di fanteria Leguna. Il semble que ces italiens aient été des soldats peu dégoûtés. Le chef avait quelques difficultés pour les faire marcher au pas. Le « un-deux » traditionnel ne fonctionnant pas, il fit peindre le dessus des chaussures gauches en blanc, et celles de droite en noir. Ce subterfuge lui permit, en scandant « bianco-nero, bianco-nero » de voir ses « Bersagliere » tenir parfaitement le rythme !



GCFTA : Groupe (autonome) Colonial des Forces Terrestres Anti Aériennes. D'abord 10^e GC (mis sur pied le 16 mars 1945 dans le Var) puis devenu le 261^e (le 1^{er} juillet 1945), le groupe est destiné à l'Indochine et dissous le 1^{er} juin 1947.



En 1944, 60 pins ont été coupés par les allemands, quartier du Serre, afin d'être transformés en piquets « arperges » : les asperges de Rommel étaient des pieux de bois implantés en arrière des côtes afin d'empêcher les parachutages.



Au lendemain du 15 août libérateur, les Américains de la 517^e Air Born s'installent aux Arcs, le temps de s'organiser avant leur marche en avant victorieuse vers l'Ouest du département.



Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

L'occupation allemande et italienne



L'ancienne école des garçons (ici en jaune), située derrière l'actuel lycée « Les Magnanarelles », fut occupée par les soldats italiens.



L'école des filles, ici en cours de construction, fut occupée par les soldats allemands. Elle fait aujourd'hui partie du groupe scolaire Jean Jaurès.

LES ARCS REQUISITIONNÉS

Quand ce ne sont pas des vivres ou des mulets qui sont réquisitionnés par les armées de passage, ce sont, toutes époques confondues, des locaux qui ont été investis par les ennemis puis par les alliés. Les écoles et les grands domaines sont souvent réquisitionnés les premiers.

Aux Arcs, les soldats italiens sont cantonnés au quartier de La Valette, dans l'ancienne école des garçons, au « Bois de la Comtesse », quartier St Pierre (= actuel domaine viticole St Pierre, route de Taradeau) ainsi que dans la vaste Bastide Carlevan-Tamisier, quartier St Roch.

Les soldats allemands occupent également le Bois de la Comtesse et la bastide de St Roch mais aussi l'école des filles du tout nouveau groupe scolaire Jean Jaurès.

De nombreux logements privés et hôtels sont aussi réquisitionnés pour des officiers de toutes nationalités. Ce sera le cas notamment par les fusiliers marins français ou encore par le groupe colonial des forces terrestres anti-aériennes (GCFTA).



GCFTA : Groupe (autonome) Colonial des Forces Terrestres Anti aériennes, réquisitionna plusieurs habitations privées et hôtels pour loger ses officiers et sous-officiers.



Cette lettre date du 18 septembre 1943, elle a été donnée, avec d'autres, par Jacqueline Loupot à Jeanne Boin, qui les a offertes à Pierre-Antoine Jacquin, responsable du musée de Clamecy. Jacqueline Loupot est la belle fille de David Loupot, père de Charles, dont la maison a hébergé des militaires à plusieurs reprises durant le conflit.

« depuis hier, circulent des locomotives allemandes [...] Le pays est relativement plus calme que la Nièvre puisque tout est verbal. Les catastrophes, les représailles ne se passent qu'en paroles et menaces ce qui est bien mieux : en somme l'idéal pour vivre une période révolutionnaire si on était nourri ».



Si des certificats de bonne conduite sont délivrés par le maire, plusieurs plaintes des habitants sont malgré tout enregistrées :

- maraudage dans les vignes,
- dégâts occasionnés,
- disparitions d'objets mobiliers dans les logements réquisitionnés,
- bicyclette « emportée » par un soldat parachutiste de l'armée américaine,
- voiture enlevée par des américains,
- groupe électrogène subtilisé...





Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

L'occupation allemande et italienne

LES SURNOMS DES ALLEMANDS

Parmi tous les surnoms attribués aux occupants allemands, certains sont plutôt évidents, comme « Fritz » ou « Fridolin » qui font référence à des prénoms très courants en Allemagne mais d'autres sont plus énigmatiques :

- **les chleuhs** : le chleuh est un peuple berbère du sud-ouest marocain. Le mot est d'abord employé lors de la conquête du Maroc et l'instauration du protectorat en 1912 pour désigner les guerriers berbères résistants à l'armée française. En 1936, il désigne un frontalier parlant une autre langue que le français, tel que le (franc-) comtois ou l'alsacien. L'expression est popularisée par la chanson de Pierre Dac « J'vais m'faire un chleuh » en 1939.
- **les boches ou alboches** : il s'agit vraisemblablement d'une contraction entre al(lemant) et (ca)boche. Mais « tête de boche » signifie aussi « tête de bois », bocha en franco provençal désignant une boule en bois, comme celle que l'on lance dans un jeu de quilles.
- **les doryphores** : ce coléoptère phytophage (= qui mange les feuilles) ravage les cultures de pomme de terre. Ce surnom a sans doute été donné car les réquisitions de nourriture et en particulier de pommes de terre de l'armée allemande étaient assimilables aux ravages des insectes du même nom.



Le surnom « vert-de-gris » désignait la couleur de l'uniforme ennemi.



Affiche très populaire lors de la 1^{re} Guerre mondiale, qui popularisa le surnom de Boches auprès de l'ensemble de la population. KK signifie Kriegs Kartoffelbrot, c'est-à-dire pain de guerre de pommes de terre.



Paroles de la chanson de Pierre Dac :
« Si vous me voyez étreint d'une forte émotion,
C'est que je viens de prendre une grav' décision,
J'vais m'faire chleuh !
N'croyez pas que je plaisant', c'est extrêm'ment sérieux
Et mes chansons, ce soir, sont des chansons d'adieu
Je vais m'faire chleuh !
Ce n'est pas d'gaieté de cœur que j'vais abandonner
Comm'ça, d'un jour à l'autr', ma nationalité
Pour me faire chleuh !
Mais c'est tout ce qui reste à ma disposition
Pour exprimer dignement ma réprobation
Je vais m'faire chleuh ! »
— Pierre Dac, 'J'vais m'faire chleuh



Texte et illustration de Maurice Van Moppés : extrait d'un recueil de 25 chansons parodiques écrites entre 1940 et 1943. Caporal infirmier durant la seconde guerre mondiale, il rejoint Londres et intervient souvent dans l'émission « les français parlent aux français ».



Le surnom « teutons » rappelle le nom antique du peuple germanique.

**Les Stalags,
le Service du Travail Obligatoire
et les chantiers de la jeunesse**



Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

Les Stalags

LA VIE AUX CAMPS



Cabaret, danse et hommes déguisés en femme



Groupe de musique devant un baraquement « Kgf Arb Kdo 950 »



Le groupe « Rutabaga Jazz Kid » avec chapeaux « E.S.P.O.I.R. »



Stalag VI - Sport



Les cuisines du Stalag IV F



Enterrement au Stalag VI D



Entrée du Stalag XIII A



Plan d'un Stalag



Groupe de prisonniers devant un baraquement

LES STALAGS

Les soldats faits prisonniers dès le printemps 1940, soit 1,8 million d'hommes, sont d'abord envoyés dans la soixantaine de Frontstalags, camps situés en zone occupée française. Près de 300.000 seront libérés, les autres internés en Allemagne ou en Pologne. Les officiers rejoindront la trentaine d'Oflags (Offizier-Lager, « camps d'officiers »), les sous-officiers et soldats, eux, les 69 Stalags (abréviation de Stammlager, « camp ordinaire »). Ces camps de prisonniers, réservés aux soldats, n'avaient rien à voir avec les terribles camps de concentration, même si l'on y décédait également. Les prisonniers étaient logés dans des baraquements en bois entourés de barbelés, répartis dans des chambrées de 12. La nourriture était sommaire, souvent identique, améliorée par les colis reçus. Acceptés par les populations locales, les prisonniers étaient astreints au travail forcé mais pratiquaient également du sport, organisés des spectacles, tentant de rendre leur sort plus humain. Les plus petits camps comprenaient quelques centaines de prisonniers, les plus importants, plus de 100.000 hommes !

1940 - LOCALISATION DES PRISONNIERS



- 1 GASTINEL Raoul - affecté au C.M.I. 151 - Stalag VIII C
- 2 VACQUIER Alexis - Interné au camp au Pithiviers le 21/08/1940 frontstalag 152, transféré au Stalag VII A à Hasburg,
- 3 BENASSIA César - 2^e Régiment de dragons - stalag XII D
- 4 SANAI/COEUR Félicien - sergent 69^e bataillon de chasseurs alpins - stalag VI G
- 5 BLANC Émile - 64^e bataillon de chasseurs - stalag I A
- 6 GASTINEL Roger - stalag VII A
- 7 TROIN Félix - dépôt de cavalerie N° 15, affecté au GRDI 26 - stalag XI B
- 8 CASTOR César - stalag II A
- 9 AUDIBERT Gustave - 3^e régiment d'Infanterie - stalag VIII C
- 10 CASTELLAN Joseph 25^e BCA - stalag VIII A
- 11 AUDIBERT Marcel - affecté au dépôt de guerre 172 (9^e RTM) -stalag XII D
- 12 GALLIANO Germain - 65^e BCA - stalag VII A
- 13 MARTINUCCI Victor - 18^e bataillon de chasseurs alpin - interné V A
- 14 JAUFFRET Albert - au 262^e RA qui devient 289 RA - stalag IV A
- 15 PANIGADA César - 4^e régiment de tirailleurs sénégalais - stalag III D
- 16 CAVALLERA Jean - 81^e régiment d'infanterie alpine -stalag VI B

Ne figurent pas sur cette carte :

- DEBRACHY Aimé – Sergent, 49^e BCA – Frontstalag 170, Compiègne
- FERRERO Pierre - 81^e régiment d'infanterie alpine - interné école de Saint Hermet camp de Hennebont (Morbihan)
- BONHOMME Artur - 3^e RIA dépôt 153
- MALAMAIRE Jean
- GASTINEL Armel
- GOUATY Louis

Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

Le Service du travail Obligatoire

LE SERVICE DU TRAVAIL OBLIGATOIRE

Ernst Friedrich Christoph Sauckel, responsable nazi, surnommé le « négrier de l'Europe », organisateur des déportations de travailleurs des pays occupés vers l'Allemagne réclame à Paris, le 10 janvier 1943, l'envoi avant le 15 mars de 250 000 ouvriers dont 150 000 spécialisés.

La circulaire du 2 février envoyée aux préfets leur demande de faire un recensement de tous les Français nés entre le 1^{er} janvier 1912 et le 31 décembre 1921.

L'instauration du S.T.O. incite tous les Arcois réfractaires au travail obligatoire à entrer dans la clandestinité et à devenir des maquisards. Les docteurs André Marius Mourre et Jean Compte sont requis pour faire passer la visite aux recensés pour le S.T.O. Ces deux médecins déclarent beaucoup de ces jeunes gens inaptes au départ. Néanmoins, cinq hommes âgés de 23 à 64 ans doivent partir quelques jours plus tard. D'autres les suivront peu de temps après. Les travailleurs sont envoyés aussi bien en Allemagne qu'en France, par exemple, au sein de l'organisation TODT, pour construire des bunkers le long de la côte méditerranéenne.

Sur 33 jeunes nés aux Arcs en 1922, 22 furent contraints à partir pour le S.T.O.



Retrauvailles des anciens du S.T.O.

LISTE DES HABITANTS DES ARCS AVANT ÉTÉ ENVOYÉS EN ALLEMAGNE AU TITRE DU SERVICE DU TRAVAIL OBLIGATOIRE (S.T.O.)*

ARNIAUD Roger
BIMA Marcel
BONNEMAISON Marius
BIANCO Romulus
CONSTANT Gaby alias Norbert
CONSTANT Marcel alias Prosper
CARZOLI Marc
GOUATY
GIRAUD Augustin
GASTINEL Louis
INAUDI Eugène
LITRE Louis
LOMBARD Emile
LOVERO René
MASSETANI
MOURET
PANTALACCI
MAURIN
ROLINOT
ROS
SCIOFFI
TEXTORIS Georges

*Liste non exhaustive



Passaport étranger provisoire de Marcel Bima, charpentier, né le 7 décembre 1922 aux Arcs, séjournant à Salzigitter (quartier Hallendorf) dans lequel il est décrit comme étant de grande stature, avec un visage ovale, des yeux gris, des cheveux noirs (et aucun signe distinctif). Le passeport est valable sur le territoire du Reich et jusqu'au 15 août 1946.



Carte de travail

Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

Les chantiers de la jeunesse

LES CHANTIERS DE LA JEUNESSE

Les Chantiers de la jeunesse française (CJF), souvent appelés chantiers de jeunesse, sont une organisation paramilitaire française créée le 30 juillet 1940. Initialement prévue pour une durée de 6 mois, elle est portée à 8 mois un an plus tard. Ces chantiers concernent tous les jeunes gens âgés de 20 ans, afin de remplacer le service militaire qui n'avait plus lieu d'être dans cette « Armée d'Armistice ».

Ils sont un lieu de formation et d'encadrement de la jeunesse française. Les jeunes sont employés dans des travaux dits de reconstruction : forestage, reboisement, route forestière ou remise en culture. Ils sont encadrés par des officiers d'active et de réserve démobilisés, ainsi que par des aspirants formés pendant la guerre de 1939-1940.

On compte 46 centres de groupement en zone libre métropolitaine ainsi que 6 centres en Afrique du Nord. Chaque centre peut accueillir environ 2.000 jeunes au sein des différents camps.

Il y avait 4 groupes dans le Var : «Esterel» n°15 (Agay), «Forêt du Rouet» n°16, «Mistrail» n°17 (Hyères), « Suffren » n°46 (Cannet-des-Maures).

Dès le débarquement américain en Afrique du Nord en novembre 1942, les camps du sud sont déplacés beaucoup plus au Nord, les Allemands craignant que ces centres ne deviennent un vivier au profit de la résistance et facilitent un éventuel débarquement méditerranéen.

Début 1944, une partie des jeunes est dirigée vers le Service du Travail Obligatoire, le STO. Les chantiers de la jeunesse sont définitivement abandonnés en juin 1944. On estime entre 300.000 et 500.000 le nombre de jeunes qui sont passés par ces chantiers.

Insigne du Chantier de la Jeunesse Française



Jeune clairon



1942 - Groupe de Chantiers de la Jeunesse



Chantiers de la Jeunesse
Général de la 88^e "Suffren", à LE CANNET DES MAURES (Var) - Ecole n° 201 Drouot



La vie quotidienne des Arcois



Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

Le quotidien

LE TEMPS DES RESTRICTIONS

Si les premiers mois de guerre s'écoulaient sans grande difficulté, la situation s'aggrave au fil des saisons. Les restrictions s'intensifient et les tickets de rationnement ne permettent pas, à tout un chacun, de manger à sa faim. La plupart des familles souffrent, même celles disposant d'un lopin de terre pour cultiver de précieuses légumes ou élever de faméliques animaux de ferme. Chacun met au point sa stratégie de survie. Le troc est de rigueur. Le non-fumeur échange ses cigarettes contre de l'huile, 1 litre de vin trouve acquéreur moyennant quelques patates. L'achat direct auprès des producteurs locaux mobilise les énergies de tous. Le pain est moisi, le sucre remplacé par la saccharine et le café n'est qu'un mauvais ersatz au goût amer et déplaisant.

Et comme dans toute situation de pénurie, le marché noir connaît un grand succès. Certains en profitent pour s'enrichir au détriment du plus grand nombre. Mais la pénurie touche, surtout, les familles aux maigres ressources, contraintes de vendre bijoux, meubles ou objets les plus divers pour récolter de quoi acheter l'indispensable : la nourriture.



LARGESSE DE NOËL

Le 22 décembre 1940, Vichy annonce qu'à l'occasion des fêtes de Noël et du Nouvel An, des rations supplémentaires pourront être perçues, jusqu'au 5 janvier.

Parmi les denrées concernées : le riz (100 gr de plus), le fromage (40 gr), le pain (50 gr).
La ration de tabac sera doublée. Pour cela, les débiteurs serviront aux fumeurs inscrits dans leurs débits, une ration double, à savoir quatre paquets de cigarettes au lieu de deux ou deux paquets de tabac au lieu d'un.

Cette distribution sera faite durant la dernière décade de décembre et, en tout cas suivant l'approvisionnement, avant le 10 janvier.

LA VIE LOCALE

Au début du XX^e siècle, Les Arcs, est un bourg rural de 2 941 habitants. Tout portait à croire qu'avec l'essor de la gare ferroviaire et l'activité agricole croissante le cap des 3 000 âmes serait bientôt franchi. C'était sans compter sur l'hécatombe provoquée par la Première Guerre mondiale. Au retour de la paix, le village n'avait plus que 2 583 habitants. Il faudra attendre 1934 pour que la cité retrouve son potentiel humain antérieur.

Ce « rattrapage » est, en partie, la conséquence de la désertification de l'arrière-pays dracénois où les agriculteurs quittent Ampus, Comps, Bargemon et Montferrat pour s'installer dans la plaine de Argens. Mais la hausse de la population est due, surtout, à l'arrivée de nombreuses familles d'Italiens (principalement originaires de Cuméno et du village de San Gimignano, en Toscane), d'Arméniens, survivants du génocide perpétré par le gouvernement « Jeunes-Turcs », d'Espagnols, de Portugais et de Nord-Africains. À la veille d'un nouvel embrasement mondial, 3 185 personnes vivent au pied de l'antique tour médiévale, tournées essentiellement vers la trilogie provençale vignes, oliviers, céréales.



LES CHAUSSURES DE PAILLE

La pénurie du cuir fait apparaître d'innombrables modèles de chaussures dans les matériaux les plus divers.

Ainsi, à l'automne 1941, sont proposés dans les boutiques des souliers de paille ! Le dessus de la chaussure, comme la semelle, tout est fait avec du seigle ou du maïs tressé puis passé au rouleau et, enfin, cousu. De quoi permettre le ressemelage, paraît-il !

Ce n'est pas l'avis du rédacteur du journal Le Var qui se plaint de la perte de la qualité Française » et s'insurge de devoir « payer aussi cher des chaussures à semelles de bois, avec un dessus de papier, aussi cher qu'une paire de vrais souliers ». Et de constater, avec amertume : « Les produits devenant rares, les acquéreurs se montrent moins exigeants quant à la qualité des produits. La demande l'emporte sur l'offre dans des proportions telles que les producteurs n'arrivent plus à satisfaire toutes les commandes. Dans ces conditions qu'importe la qualité. Les commerçants n'ont qu'un souci : garnir les rayons. Les vider est devenu très facile. Tout se vend, même la pacotille. »

EXTINCTION DES FEUX

La Préfecture du Var communique :

Au cours de l'exercice d'extinction qui a eu lieu, dans le Var, plusieurs procès-verbaux ont été dressés par la police et la gendarmerie, pour non camouflage des lumières intérieures. Une surveillance active se poursuit, chaque soir, et il est rappelé aux particuliers qu'ils doivent prendre toute disposition afin qu'aucun rayon lumineux ne filtre à travers les ouvertures des habitations.

LAISSÉ-PASSER

Un nouveau message est adressé à la population, le 1^{er} mai 1943 :

À partir du 27 courant, en raison du couvre-feu édicté par les autorités italiennes, les voyageurs arrivant en gare des Arcs, entre 23 heures et 4 heures devront, pour se rendre à leur domicile, être munis d'un laissez-passer qui leur sera délivré à leur sortie de gare en échange de leur billet de train. Ce document, qui portera la date et l'heure d'arrivée du train, ne sera valable que pendant le temps strictement nécessaire à son détenteur pour regagner à son domicile.

Les chaussures de paille

La pénurie du cuir fait apparaître d'innombrables modèles de chaussures dans les matériaux les plus divers.

Ainsi, à l'automne 1941, sont proposés dans les boutiques des souliers de paille ! Le dessus de la chaussure, comme la semelle, tout est fait avec du seigle ou du maïs tressé puis passé au rouleau et, enfin, cousu. De quoi permettre le ressemelage, paraît-il !

Ce n'est pas l'avis du rédacteur du journal Le Var qui se plaint de la perte de la qualité Française » et s'insurge de devoir « payer aussi cher des chaussures à semelles de bois, avec un dessus de papier, aussi cher qu'une paire de vrais souliers ». Et de constater, avec amertume : « Les produits devenant rares, les acquéreurs se montrent moins exigeants quant à la qualité des produits. La demande l'emporte sur l'offre dans des proportions telles que les producteurs n'arrivent plus à satisfaire toutes les commandes. Dans ces conditions qu'importe la qualité. Les commerçants n'ont qu'un souci : garnir les rayons. Les vider est devenu très facile. Tout se vend, même la pacotille. »

Extrait du journal « Le Var »
©yoolib





Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

Le quotidien

RÉQUISITION DES AGRICULTEURS : Comment assurer les vendanges ?

La mobilisation des agriculteurs laisse un grand vide dans le monde paysan. Et, à l'approche des vendanges, chacun s'interroge de savoir comment la récolte pourra être portée en cuve avec tant d'hommes absents.

La préfecture du Var crée, en septembre 1939, un Comité des vendanges qui arrête les mesures nécessaires pour assurer, dans le département, la récolte des raisins. Le Var est découpé en quatre zones en fonction de la maturité de ses territoires. Ainsi, chacune d'elle pourra disposer d'un maximum de main-d'œuvre et de moyen de transport (chevaux ou camionnettes).

Cette organisation permet aux communes démunies de moyens suffisants de solliciter pour ses vendanges, et pendant la période déterminée, l'aide mutuelle des communes des zones voisines. Une solution d'entraide pour sauver, au mieux, la récolte sur pied.

Cela a un coût au niveau rémunération : un cheval et son conducteur (nourriture, logement et frais de déplacement compris) par jour, 150 Fr. Une camionnette de 500 kg, par jour 100 Fr. ou par voyage en fixant le prix de la caisse de raisin transportée à 1 Fr.65.

Très vite, apparaissent les difficultés d'approvisionnement en essence. Mais aussi en nourriture car, après la mauvaise récolte de légumes, les propriétaires sont amenés à demander à leur main-d'œuvre qu'elle se nourrisse elle-même ! Pareille restriction est imposée aux tirailleurs malgaches, pionniers indochinois et mobilisés des chantiers de jeunesse de prendre leurs repas à une popote installée à proximité du village eux qui sont déplacés, de commune en commune, pour aider le monde agricole.

Il est mentionné, dans le document préfectoral que « le vin atteindra, cette année, 10 à 10,5 degrés environ ». Une piquette par rapport aux Côtes de Provence d'aujourd'hui qui titrent de 12 à 14 degrés avec une qualité d'excellence.

Autre sujet d'inquiétude pour les agriculteurs : comment nourrir les chevaux ? L'hiver particulièrement froid et l'été caniculaire n'ont pas permis de constituer un stock suffisant de fourrage. Le foin est devenu si rare qu'une botte s'échange contre 1 litre d'huile d'olive !

Dès lors, toutes les bordures de routes et de voies ferrées sont régulièrement fauchées pour récupérer le peu d'herbe disponible. Même empressement le long de l'Argens et des bords d'Aille. Malgré tout, il faut se rendre en forêt pour ratisser des tombereaux d'aiguilles de pin, les broyer une fois revenu à la ferme et transformer le résidu en litière de fortune alors que la paille qui aurait dû servir de couche est donnée en guise de nourriture aux chevaux, mules et ânes. Et, au temps de la taille de la vigne, ce sont les sarments mis en fagot qui servent de maigre pitance.



LES SANCTIONS

La pénurie provoquée par le rationnement engendre le marché noir et, par voie de conséquence, du trafic parallèle conduisant à des exactions. Quand celles-ci sont démasquées, elles sont sévèrement sanctionnées. Les comptes rendus du tribunal correctionnel de Draguignan font état de nombreux délits durement réprimés.

En voici quelques exemples :

- Auguste T. a volé un lapin : 1 mois de prison ;
- Gabriel R. s'est emparé de 50 kg de poissons salés et d'une certaine quantité d'huile et de charbon : 1 an de prison et 600 francs d'amende ;
- Paulin G. a dérobé 4 poules et sa fille Alessandra les a recelées : 3 mois de prison au père et 3 mois avec sursis pour sa fille ;
- René P. a volé une bague, un foulard, plusieurs couvertures et des cartes d'alimentation : 6 mois de prison ;
- Christine A. pour défaut de carte d'identité d'étranger : 1 mois de prison avec sursis ;
- Antoine A. s'est obstiné, de 1932 à 1940 à ne pas prendre sa carte d'identité : 2 mois de prison et 100 francs d'amende ;
- Noël D. pour coups et blessures volontaires en état d'ivresse : 8 jours de prison et 5 francs d'amende
- Pascal V. pour chasse en temps prohibé : 3 mois et 1 jour de prison.

Plus cocasse les 600 francs d'amende, avec sursis infligés à Arthur G. et Daniel J. qui se partageaient le cœur d'une belle. Pendant que l'un lui confiait fleurlette, l'autre lui volait de l'huile. Ils avaient l'intention de vendre l'huile pour payer la dame de leur pensée qui aurait, ainsi, récupéré ce qui lui avait été dérobé !

Dans un article du 28 février 1942, le journaliste de l'Organe National Indépendant d'Informations « Le Var » félicite les inspecteurs du Ravitaillement qui, en un an, ont infligé dans le seul département du Nord un total de 29 millions d'amendes !

Et voici sa conclusion :
« La hausse des trafiquants est la preuve que la moralité publique est à la baisse. Le système D, qui est exactement le contraire de l'esprit civique, nous a perdu. Chacun le sait, la resquille est notre maladie nationale. Il coulera de l'eau sous les ponts avant que nous en soyons guéris. »

RÉPRESSION DU MARCHÉ NOIR

Un décret rendu à la suite d'un rapport fait au Maréchal Pétain (Journal Officiel du 19 mars 1942) modifie les pénalités concernant les infractions liées au Marché Noir.

Le régime des pénalités actuelles en ce qui concerne les infractions ou clandestines est renforcé. Car il ne s'agit pas de satisfaire l'approvisionnement de leur famille, mais les auteurs de telles opérations développent une activité professionnelle conséquente sans qu'ils puissent justifier de leur qualité de producteur ou de commerçant.

Sont visés également ceux qui ont fait ou tenté de faire usage de manœuvres frauduleuses telles que l'omission, la falsification, la dissimulation d'écritures ou de pièces comptables, en l'absence de factures ou d'établissement de faux.

Pour ces coupables, les peines doivent être d'une extrême rigueur et cumulent un emprisonnement de 2 à 10 ans et une amende de 2 000 à 10 millions de francs.

En outre, la confiscation au profit de l'État est prononcée pour la totalité des produits, marchandises et véhicules qui ont fait l'objet de la saisie immédiate et obligatoire.

Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

Le quotidien

LES DISTRACTIONS

Pendant cette période critique, les possibilités de s'évader du quotidien et de se changer les idées sont peu nombreuses.

Il y a deux salles obscures dans le bourg agricole. Le Modern Cinéma, dont le directeur est M. Joseph Espinoze, fonctionne au 18, Bd. Gambetta. Le second est tenu par M. Lino Léal, qui accueille sa clientèle au fond de la rue du Saule. « C'était 40 sous la séance se souvient Roger Lombard. Mais bien des jeunes de mon âge n'avaient pas cette somme. Dès lors, Piche Gastinel, le projectionniste, attendait l'entracte pour nous faire rentrer. Nous ne voyions que la moitié du film mais qu'importe, nous étions tout heureux d'avoir pu aller au cinéma comme les grands. »

Les bals populaires étant non autorisés sur décision gouvernementale, biens des jeunes bravent l'interdit et se retrouvent à la Ferme Rey, vieille bastide dominant le Pont des Clarettes à écouter les 78 tours en vogue dans les années 30.

Autres lieux de retrouvailles, la Magnanerie Demuth, proche de l'actuel garage Citroën rue Mirabeau ou La Viole, un petit bistrot ouvrant sur la rue de l'Horloge où fonctionne un piano mécanique régulièrement remonté par Fernand Vaquier dit Bacou.

Il y a aussi, les pique-niques au bord d'Argens ou de l'Aille.

Côté sportif, les footballeurs de l'A.S.Arcoise sont en verve. Et pratiquement tous leurs adversaires sont battus sur le terrain du quartier Bourgogne (emplacement de la gendarmerie et du drive U). Ce onze sang et or mérite d'être nommé : Salvestrini (goal), Porre, Roux, Cavallera, Michel, Pétra, Maurin, Lorgues, Clerc, Bernardini et Escaillon. Les victoires successives conduisent l'A.S.A jusqu'en finale du Challenge Formento Frères qui l'opposera au champion des Alpes-Maritimes : Saint-Laurent-du-Var. Les Arcois, évoluant sur le stade raphaëlois battent les Laurentins 4 buts à 0, le 25 mai 1941 !

Même élan victorieux, le 15 décembre, où l'A.S.A bat le S.C. Dracénois, 3 à 2, lors du 4e Tour de la Coupe de la Côte d'Azur.

Autre sport très prisé, la pétanque. Les concours se multiplient et les doublettes et triplettes locales font des ravages parmi les équipes alentour.

Enfin, deux groupes musicaux prospèrent dans le bourg. L'Indépendante qui enregistre, déjà, plus d'un demi-siècle d'existence et anime la plupart des événements locaux sous la baguette de Camille Pascal. Et L'Académie Provençale présidée par Victor Maria pour la section jeunes gens et Mme Martini, pour la section féminine. Les uns comme les autres participent aux fêtes de la Saint-Jean et à celle du quartier Saint-Roch.



L'équipe de rugby



L'Academi Dou Miejour



Fanfare



Extrait du journal «Le Var»



Corso fleuri



Corso fleuri



L'AIDE AUX RÉFUGIÉS

Le 23 mai 1940, dans La République du Var, le comité local de la Croix-Rouge française lance un appel pressant à la population, en l'informant qu'elle était prête à recevoir, sans délai, tous dons en nature et autres, pour venir en aide aux réfugiés. Une permanence est mise en place chaque jour de 14 à 16h au siège de l'œuvre dans la maison Demuth, rue Mirabeau, pour y recevoir les vêtements,

linges, couvertures, etc... en bon état et propre.

Le 10 juin 1940, Mussolini déclare la guerre à la France. Le même jour, à 18 h 30, la Préfecture de Nice envoie au maire de Sospel l'ordre d'annoncer aux habitants qu'ils doivent évacuer le territoire de la commune.

Une partie des 3 600 Sospellois prend le train pour Nice, l'autre part à pied, en direction du

col de Braus puis est transportée à Cannes. Après quelques jours ils sont transférés à Lorgues, Trans, Le Muy et Les Arcs. Après tirage au sort, ils sont logés chez les habitants qui se sont portés volontaires pour les accueillir.

À partir du 5 juillet, les Sospellois sont autorisés à revenir chez eux.

La Résistance

Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

La Résistance

Les premiers actes sont individuels et isolés. C'est l'agrégation de volontés et d'engagements individuels qui finit par constituer les noyaux des premiers mouvements de la Résistance intérieure. Ils accordent une grande importance à la propagande et publient des journaux clandestins au tirage conséquent (Combat, Libération, Le Franc-Tireur...). Mais ils forment également des groupes paramilitaires pour préparer les combats de la Libération.



LES ORIGINES DE LA RÉSISTANCE

C'est le 18 juin, depuis Londres, que le Général de Gaulle, sur les ondes de la BBC, lance un appel à la résistance.



Les premiers maquis apparaissent dès décembre 1942, suite à l'occupation de la zone libre, indépendamment des mouvements de la Résistance.



Arrêt de suspects



Maquisards armés

Il y a eu des maquisards, des résistants, dans pratiquement tous les départements de France.

C'est l'action déterminée de Jean Moulin qui permet d'unir mouvements, partis et syndicats dans le Conseil de la Résistance, qui deviendra le Conseil national de la Résistance (CNR) en mai 1943. Après-guerre, une vingtaine de mouvements seront homologués.



Jean Moulin



Monument de la Résistance sur le plateau de Glières, réalisé par le sculpteur Émile Gilliot (1911-1977) et inauguré le 2 septembre 1973 par André Malraux.
© Yann Forget

Ils sont composés de réfractaires qui entrent en clandestinité pour échapper à la mobilisation de la main-d'œuvre et ne pas aller travailler en Allemagne. En février 1943, l'instauration du Service du Travail Obligatoire (STO), touchant trois classes d'âge, leur donne une accélération décisive, principalement dans les massifs montagneux mais aussi dans certaines zones forestières. Les plus célèbres sont les maquis du Vercors, des Glières, du Beaufortain, de l'Oisans, du Grésivaudan dans les Alpes.

Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

La Résistance

LA RESISTANCE DANS NOTRE REGION

Canjuers

La zone du Haut-Var qui correspond au Plan-de-Canjuers et à ses alentours a été la principale zone de maquis du département et l'une des principales de la région, prolongeant les Basses-Alpes qui en constituait une sorte de bastion.

C'est lorsque les réquisitions de main-d'œuvre pour l'Allemagne ont menacé les jeunes hommes, en 1943, que ces plateaux et ces montagnes, relativement isolés, sont devenus des zones refuges.

C'est dans ce contexte que naît ce qui allait devenir le maquis Vallier, maquis de la principale organisation de Résistance du Var (et de la zone Sud), constituée des Mouvements unis de la Résistance (MUR) et de leur branche « militaire », l'Armée Secrète (AS).

Il est pris en charge par Louis Picoche, responsable départemental du service maquis et « patron » d'une entreprise hyéroise de transport (les cars GABY) qui va servir de couverture.



Car Gaby de Toulon-Hyères

Les exploitations forestières, indispensables pour alimenter les gazogènes dont sont équipés les véhicules, permettent de justifier embauches, déplacements, etc.. Ses camions et ses voitures servaient au transport du ravitaillement et des hommes. Le maquis Vallier n'est donc pas autonome.

Il est un maillon, important, d'une organisation varoise et nationale. Il est contrôlé par toute une hiérarchie de responsables (parmi lesquel, Édouard Soldani alias « Valmy », l'un des chefs des MUR de l'arrondissement, chargé du service maquis et le capitaine Fontès alias « Kléber », chef AS de l'arrondissement de Draguignan, etc.). Il est ravitaillé par un intendant de la Résistance (Auguste Marquis alias « Leduc » de Toulon, puis Jean Blanc alias « Lenoir » de Draguignan). Il est tenu d'obéir aux instructions de l'organisation qui, elle-même, participe à une stratégie d'ensemble, celle de Londres.

Le premier camp est installé avec l'aide de l'AS du canton de Fayence entre Callian et Mons, à Farigoule, puis aux Louquiers, au nord-est de Mons, mais il existe à Aups un camp de filtrage pour les recrues (camouflé sans doute par un chantier forestier). On ne monte pas au maquis si aisément.

En effet, les volontaires venus du bas pays passent généralement, à ce moment-là, par le café de France au Muy. C'est là qu'ils sont pris en charge et convoyés jusqu'à un cabanon isolé de la commune de Figanières où ils sont « vérifiés » selon un rituel qui n'est pas sans rappeler celui des sociétés secrètes du XIX^e siècle. Les choses se passent en grande partie de nuit. Le candidat doit connaître le mot de passe (« Le Cardinal ? - Il est rouge »). Il est enfermé dans le cabanon, puis questionné, mis en garde, et enfin conduit par les véhicules GABY au camp de filtrage (ou, selon les époques, au maquis lui-même).

Le Bessillon

Le massif du Bessillon domine le centre Var entre Barjols et Cotignac. Il ressemble au pain de sucre plus connu de Rio de Janeiro. Il est visible de Tourtour comme de Saint Maximin. Un détachement de la 1^{re} Compagnie FTP (Francs-Tireurs-Partisans) de Provence vint s'établir sur son flanc sud vers le début juillet 1944. Il avait pour nom Battaglia (du nom de deux frères, maquisards de la compagnie, tués l'un, Paul, à Signes (Var) le 2 janvier 1944, et l'autre, Marcel, le 27 mars à Barrême (Basses-Alpes)). Il comptait une vingtaine d'hommes.



Le massif du Bessillon

Sainte-Croix-du-Verdon

Témoignage de M. Paul RAYBAUD 90 ans.
« Il y a 67 ans, le lac de Sainte Croix n'existait pas. À la place, il y avait un vaste terrain boisé buissonneux et rocailleux qui descendait, à quelques kilomètres plus au sud vers le lit du Verdon par des versants plus ou moins abrupts. C'est là que, à partir du 5 août, vint s'installer le camp Robert FTP d'Aups dont je faisais partie. Nous étions là, environ 80, car plusieurs de nos groupes évoluaient en parallèle (celui d'Edmond Bertrand vers Valensole, celui de Yvan Vernes qui nous amena 5 américains dont l'avion avait été abattu près de Rians, et celui de Billon qui assurait notre liaison avec Clavières et l'Est Varais). Nous fûmes très étonnés de retrouver là un groupe de l'ex 1^{re} Cie FTP de Provence, commandé par Ange Taddei et Richard Cassin du Camp Faïta ainsi que de forts contingents des 2^e et 18^e Cies FTP semi légales des Basses Alpes avec Grandi, Chaillon et Mourner.

Comment expliquer l'aberration d'un tel rassemblement si étranger à notre tactique de guérilla disséminée ? »

LES ACTIONS DE LA RESISTANCE

Dans toutes les régions les maquisards se livrent à des actions susceptibles de gêner l'occupant. Les cheminots résistants se spécialisent dans le sabotage des voies ferrées.

Les sabotages se multiplient à mesure que la guerre avance. L'année 1943 est marquée par une forte progression du nombre de sabotages : leur moyenne mensuelle passe de 60 en 1942 à 136 au premier semestre 1943, puis à 514 au second pour atteindre 1080 du début de l'année 1944 à la veille du Débarquement de Normandie.

Tous visent à ralentir et à désorganiser l'appareil productif allemand ou au service de l'effort de guerre du Reich. Les actions de sabotage ont des formes très diverses et des cibles très variées : mise hors service de lignes à haute tension alimentant des usines, sabotage des transformateurs alimentant les centrales électriques, destruction de locomotives, introduction de limaillle dans les boîtes à graisse des freins, déboulonnage des rails, sabotage des écluses afin de paralyser les transports fluviaux, disparition simultanée d'une pièce essentielle de telle machine et du stock des pièces de rechange, sabotage des câbles téléphoniques, la liste exhaustive serait trop longue à établir.

Les résistants locaux n'étaient pas en reste...

Source : <https://www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr/les-sabotages>



Sabotage de voie ferrée



Premiers contacts au Mitan

Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

La Résistance

LA RESISTANCE LOCALE

En octobre 1941, quelques Arcois deviennent, avec le commandant Jean-Marie Blanc, les chefs de file de la résistance locale : Julien Brun, Pierre Cavallera, André Charrier, Jean Charrier, Hyppolite Faure, Louis Martinucci, Ernest Textoris.

Le cloisonnement des réseaux est indispensable. Les six derniers nommés, connus par leur seul nom de code, étaient les chefs des Trentaines, elles-mêmes divisées en Sixaines.

Au fil du temps, les résistants Arcois réussissent à récupérer quelques armes, que les alliés consentent à leur fournir... au compte-goutte, mais le plus difficile est de les dissimuler. Pour la résistance, l'objectif est de multiplier les sabotages afin de ralentir la circulation des trains militaires allemands, perturber le trafic et couper les moyens de communications ennemis.

TÉMOIGNAGES

Les maquisards ont le soutien de la population. Un exemple parmi tant d'autres est apporté par le témoignage d'André Passerin : « M. Marcel Meissonnier, le boulanger installé rue du Docteur-Mourre fournissait du pain aux résistants. Pour le leur faire parvenir, mon père avait mis au point un stratagème. Il passait à la boutique et demandait s'il y avait du pain pour ses lapins. Le soir M. Meissonnier montait au quartier des Aires, où mon père avait un bout de terrain et un cabanon. Il accrochait le sac de pain à une barre de fer scellée dans la citerne qui servait à recueillir les eaux de la toiture du cabanon. Dans la nuit des maquisards venaient le récupérer. »

« Un matin, alors qu'il se rasait dehors près de la fontaine qui coulait devant la porte, mon grand-père paternel vit, dans le miroir accroché au mur, un groupe de soldats armés jusqu'aux dents, qui arrivaient sur le chemin amenant à la ferme. Maman avait servi le petit déjeuner à l'extérieur pour la maisonnée, mais aussi pour les 7 ou 8 maquisards arrivés dans la nuit. Mon père cria le mot de passe, ce qui permit aux hommes de détalier dans la nature, et prendre de l'avance sur les soldats allemands. Ceux-ci étaient au courant du passage du groupe de maquisards. Ils ont posé beaucoup de questions, se sont fait servir le casse-croûte, et sont repartis. Cela permit à nos fuyards, de prendre le large, et de trouver un autre refuge avant d'arriver à leur QG. » – Mme Truc racontée par Mme Neisse

Robert Lombard :

« Un matin, Pierre Blanc m'appelle pour transporter jusqu'au Café Trompette un paquet assez lourd. Sans rien demander, je le charge sur la charrette et descend vers le centre-ville. Quand arrive l'autocar de Draguignan, le cafetier m'aide à transférer le colis dans la soute du bus effectuant un arrêt en gare. Dans la nuit, l'engin ferroviaire servant à la manœuvre des trains était partiellement détruit par une explosion. Ce que j'avais donc transporté était le bloc de plastic qui permit aux résistants de saboter le petit locotracteur. »



« Fernande Debrachy, la sœur des frères Jean et André Charrier, gérait seule un commerce de grains et de pommes de terres, car son mari était prisonnier en Allemagne. Pour son commerce, elle sillonnait le Var et le Haut-Var avec son vélo, ce qui était une bonne couverture pour un agent de liaison. Elle passait des messages

entre le maquis Arcois et ceux d'Aups et du Bessillon par l'intermédiaire d'un autre Arcois, Charles Osenda, qui tenait commerce à Salernes. Sa maison servit de cachette à André Bigel après son éviction de l'hôpital de Draguignan où il était retenu par la Gestapo. Elle abrita aussi le Commandant Blanc, ainsi que les chefs du mouvement Combat, le Colonel Fourrier, Georges Cisson, Jean Cassou, Édouard Soldani, Julien Brun, et son frère André Charrier, qui tenaient chez elle des réunions secrètes. »

Fernande Debrachy, titulaire de la Croix du Combattant, restera pour ceux qui l'ont connue et appréciée une de ces Combattantes de l'ombre, généreuse, courageuse, fidèle, patriote, et responsable. »

Propos recueillis par son neveu J.C. Sappa

Roger Lombard :

« Le 16 août, on nous avait signalé la présence d'Allemands au bas du chemin des Moulins. J'avais averti un groupe d'Américains, tout juste arrivés dans le village. Nous nous sommes alors dirigés sur zone. Sitôt franchie l'arche du Columbarium, une rafale blessa un GI's à la jambe. Il fut aussitôt mis en retrait pour être soigné. Je ramassais son fusil, et avec les soldats, nous parvenions à neutraliser la mitrailleuse et ses servants. C'est avec cette arme que j'ai participé à la libération de notre territoire. »



Souvenir des FTP en garnison aux Arcs

Henri Parfarriou :

« Tout en poursuivant mon activité professionnelle (mes patrons étaient au courant de mes activités) j'ai participé à diverses opérations : des parachutages d'armes (en provenance de Londres) qui étaient effectués à Brovès, au col du Belhomme. Avec des camarades F.T.P. nous étions chargés de récupérer ces armes qui étaient démontées, mais aussi des pains de plastic, et nous les transportions dans des sacs tyroliens, à travers la forêt, jusqu'à la gare de Bargemon. Là nous prenions le train des pignes qui nous menait jusqu'à Draguignan. Ces armes étaient d'abord cachées dans les caves de nos propres maisons puis, comme cela était trop dangereux, elles étaient camouflées à proximité d'une maison de campagne, derrière les pierres des berges.

J'ai également participé à des sabotages de voies ferrées, pylônes électriques, lignes téléphoniques, à l'explosion de ponts, etc. »

« J'étais dans l'ombre pendant la Résistance, nous étions les soldats de l'ombre et nous sommes restés dans l'ombre »

LISTE DES ARCOISES ET ARCOIS MEMBRE DES F.F.I. (Pages 121 à 125)





Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

La Résistance

PORTRAITS DE RESISTANTS



Georges CISSON
Héros et martyr de la résistance

Georges Cisson alias « Dubosc », fils d'un fabricant de bouchons, est né aux Arcs le 21 mars 1910. En 1939, il est mobilisé et part sur le front des Alpes, puis en Alsace comme sous-officier dans les chasseurs alpins. En 1940, il est blessé à la main et perd son œil gauche dans un combat sur les bords de l'Aisne. Il quitte alors le front. De retour aux Arcs,

il s'engage dans la lutte contre le régime de Vichy.

Durant l'été 1943, dans le collimateur de la police de Vichy, il entre dans la clandestinité. Le 6 juin 1944, le Comité de Libération de Draguignan le prend comme délégué. Le 12 juillet 1944, alors qu'il se rend à une réunion à Marseille, il tombe dans la souricière de la Gestapo et est arrêté. Interné aux Baumettes, Georges Cisson, lieutenant-colonel des FFI est questionné, torturé dans les locaux de la Gestapo. Le 18 juillet 1944, avec 28 cadres de la résistance régionale, il est fusillé sur le vallon de Signes.

Le 21 mars 1949, Georges Cisson, par décision n°805, est cité à titre posthume à l'ordre du Corps d'Armée. Cette citation compte l'attribution de la croix de guerre avec étoile de vermeil. Motifs : « Chef de section, très courageux, mobilisé en 1940, a repoussé des factious ennemies qui cherchaient à s'infiltrer dans les dispositifs. A été blessé grièvement au cours de l'action. (signé : le Général Huntziger). Le 21 juillet 1949, il reçoit la Légion d'honneur à titre posthume. »

Pierre Georges TRUC de LA SEIGLIÈRE

Pierre, Louis Antoine Truc de la Seiglière est mobilisé en 1940 et rejoint les Forces Françaises Libres. Basé à Gibraltar, il devient en 1942 le chef du réseau de résistance « Nouquette ». Il organise ce réseau avec des passeurs espagnols afin de pouvoir aider tous ceux qui ont pour objectif de rejoindre De Gaulle à Alger.

Son fils Pierre Georges, né le 10 février 1931, est l'un des membres actifs de ce réseau d'évasion. Il passe inaperçu grâce à son jeune âge. Il est utilisé pour des missions spéciales comme le transport de correspondances et la transmission de messages particuliers.

Fin novembre 1942, il échappe de justesse à la Gestapo. Pour sa sécurité, après un long périple, il rejoint son père à Alger le 10 février 1944, en passant par les Pyrénées et après un séjour dans les grottes franquistes.

Il est le plus jeune Français à la fois titulaire de la Croix de Guerre, de la Médaille de la Résistance au titre du Ministère de la Guerre, de la Médaille des évadés et de la Médaille des Forces Françaises Libres.

Dans la réserve de l'armée de l'air, il franchit tous les grades d'officier jusqu'à celui de colonel de réserve de l'armée de l'air, après avoir présidé, de 1981 à 1987, l'Association Nationale des Officiers de Réserve de l'Armée de l'Air (ANORA) fondée en 1926 par Louis Couhé

Il s'éteint le 23 mars 2017.



Edouard SOLDANI L'homme politique

Fils d'ouvriers agricoles, Edouard Soldani est né le 19 septembre 1911 aux Arcs. Pendant l'occupation, il entre dans la Résistance, sous le pseudonyme de « Valmy ».

En 1941, il est le Chef-adjoint de l'action politique du mouvement Combat pour le Var qui est le plus important et le plus structuré des mouvements qui forment plus tard le MUR (Mouvement Unis de la Résistance). Avec Raoul Textoris, contacté par le colonel Blum, ils créent avec deux autres résistants, un groupe appelé ROP (Recrutement, Organisation, Propagande).

En juillet 1943, il est le chef de mission du colonel Fourier commandant de la région R2-FFI, dont le PC est aux Arcs, à son domicile. Il est inspecteur intérimaire du maquis pour l'arrondissement de Draguignan, avec pour agent de liaison Blanc (Lenoir). Il occupe également les fonctions de rédacteur en chef du journal clandestin Résistant du Var, et de secrétaire-adjoint de la fédération socialiste clandestine.

À la libération, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre 1939-1945 ainsi que de la Médaille de la Résistance.

Après une longue carrière politique, au cours de laquelle il est élu vice-président, puis président du conseil départemental, sénateur puis maire de Draguignan, le « vieux lion », comme on le surnomme, s'éteint le 18 avril 1996.



Louis ARBAUD

Il naît aux Arcs le 13 février 1899 et devient le plus jeune soldat de la guerre 1914-1918. Louis Arbaud entre dans la gendarmerie à pied en 1922, puis dans la police municipale en 1937.

Accusé d'être un résistant à la solde des Anglais, il est tué en janvier 1942 à Alès.

Dans cette ville, en contact avec des personnes hostiles au régime de Vichy, il organise un réseau de résistance dans la police. En août 1942, il est affecté à la Compagnie des Quais, à Marseille, et entre immédiatement en contact avec des membres de la Résistance. Sa maison devient le refuge des résistants et des personnes poursuivies par la milice ou la Gestapo.

Le 9 mai 1944, il est nommé à Carpentras, pour commander un détachement de police, ayant la garde du magasin régional de la Sûreté Nationale. Dès son arrivée, il entre dans la résistance locale et profite de longues sorties à bicyclettes avec sa fille pour transporter des messages cachés dans le cadre des vélos.

Déjà décoré pour service rendu au cours de la 1^{re} Guerre mondiale, il reçoit de nombreuses décorations dont la Médaille commémorative de la guerre 39-45, la Croix du Combattant Volontaire de la Résistance et fait Chevalier de la Légion d'honneur. Il s'éteint en 1979.

HOMMAGE À LA RÉSISTANCE

Discours du Général De Lattre de Tassigny : « J'affirme ici que l'exactitude, l'importance, l'intelligence des renseignements qui ont été fournis au commandement allié par la Résistance de cette région, avant le débarquement, ont été un des facteurs déterminant du succès de ce débarquement. Ordre de bataille et mouvements de l'ennemi, emplacements de ses unités, de ses organisations défensives, de ses batteries, tout était indiqué dans le détail. Il n'était pas un béton, pas un épaulement de mitrailleuse qui ne fut parfaitement connu et repéré, pas un champ de mines dont la situation et même l'étendue n'ait été déterminées par la Résistance... Qui dira jamais le prodigieux mérite de ces hommes qui avec un héroïsme souriant et tranquille circulaient au péril de leur vie au milieu des installations ennemies, transmettant leurs informations par des postes radio clandestins, dont la recherche constituait une des missions essentielles de la Gestapo... »



Défilé à Toulon d'une compagnie FTPF - Septembre 44



Stèle des 13 Lorguais aux Arcs

Le Débarquement et la Libération



Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

Avant le débarquement

13/07

René Jassaud raconte : Le 13 juillet, avec Henri Parlarrieu, nous sommes allés récupérer des armes parachutées sur Canjuers. En arrivant à Draguignan, nous n'en menions pas large car nous devions passer devant la Kommandatur qui se trouvait dans l'hôtel Bertin. Heureusement les allemands ne nous ont pas contrôlés. Nous avons caché les armes dans la remise d'une maison, à l'entrée des Nouradons, puis nous sommes rentrés à Lorgues ».



René Jassaud - 15/08/2016

03/08

Le 3 août, le général Allemand Wiese est prévenu par ses services de renseignements qu'une opération aéronavale se prépare.



Souvenir de 2 copains FTP - Capture d'un allemand (Prosper Bremond et Jean Contoraste - 1/10/44)

13/08

Durant la journée du 13 août, l'aviation alliée vient tester les défenses côtières allemandes.

Quelques commandos sont largués, avec pour mission, d'entrer en relation avec les chefs des réseaux de résistance. Ils doivent réquisitionner des hommes, pour arracher ou abattre ce que Rommel appelle les Luftlandehindernis (obstacles d'atterrissage) et que les résistants désignent sous le nom d'asperges de Rommel.

Roger Lombard : « Enfin, arriva le jour « J ». La veille avec tous les F.F.I. du secteur, nous nous rendions à Sainte Roseline, La Motte et Le Muy pour arracher les Asperges de Rommel, ces pieux enfoncés dans le sol. Ils ne résistèrent pas longtemps à notre rage de vaincre et d'être utiles aux Alliés, tant attendus. En quelques heures, des dizaines d'hectares furent débarrassés des pics de bois, laissant les terrains plats, accessibles aux planeurs. »



14/08

Dans la nuit du 13 au 14 août 1944, le commandant Blanc, aidé de gendarmes de Draguignan et des Arcs, réceptionne deux envoyés de Londres ; le capitaine M.T. Jones et le commandant F.F.I. Alain.

Sur les ondes des postes de radio clandestins, les messages tant attendus arrivent :

« Nancy a le torticolis »

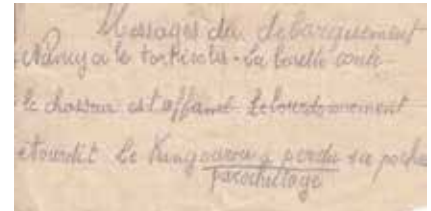
« le chasseur est affamé »

« Gaby va se coucher dans l'herbe »

« la burette coule »

« le bourdonnement étourdit »

« le kangourou a perdu sa poche »



De 22h à env minuit : passages d'avions américains « Gooney bird », pour larguer des milliers de parachutistes entre Le Muy, La Motte, Trans en Provence et Les Arcs.



Les troupes ennemies en garnison aux Arcs quittent la localité dans le courant de la nuit du 14 au 15 août, et se dirigent vers le sud. [Extrait rapport du Cdt Blanc]





Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

Le débarquement

15/08

Dès les premières heures du jour, les troupes F.F.I. des Arcs organisent la défense de la localité et s'installent en surveillance en avant des lisières sud, est et ouest. [Extrait rapport du Cdt Blanc]



- 1 À 4 h 30, les premiers parachutistes du 517th Parachute Regimental Combat Team atterrissent, dans un épais brouillard, dans un triangle compris entre Draguignan, Lorgues, Le Muy. La sixième et dernière vague de parachutistes touche le sol au sud de Trans, à 4 h 50, avec le reste de l'état-major.

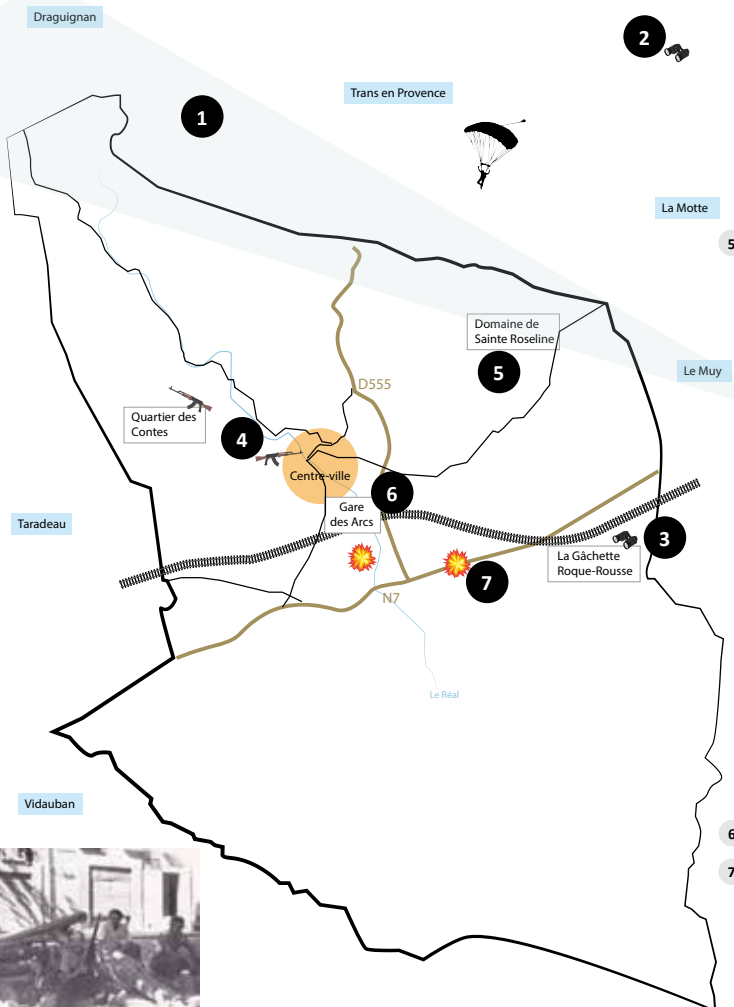


Colonel Richard J. Seitz du 517th

- 2 Au petit matin, les Américains ont déjà placé des observateurs sur la crête de l'Éouvière.
- 3 Un détachement ennemi se dirige vers La Gâchette, pour en découdre avec le P.C. américain, installé sur les hauteurs de Roque-Rousse. Les forces alliées réagissent par des tirs nourris pour freiner la progression nazie.

Vers 10 heures, le front d'attaque est stabilisé.

- 4 Les résistants locaux partent récupérer les quelques armes cachées dans une ferme du quartier des Contes. Ils positionnent 4 mitrailleuses : à l'angle de la rue Mirabeau et du Bd Gambetta, au bout de la place pour surveiller la montée du Réal, au quartier du Colombier et sur les berges du quartier des Moulins.



Jacqueline et Michèle Cézilly (11 ans et 13 ans) au domaine de Ste Roseline racontent : les deux soldats semblaient « littéralement points en noir et vert ». Celui avec « un nez tout drôle, rouge et crochu » offrit du chewing-gum à Jacqueline. Peu à peu, la maison s'était emplie de soldats et tout autour du château s'éparpillaient dans le brouillard des parachutes de toutes les couleurs. Sur la table de De Laval, l'homme au chewing-gum avait déployé une immense photographie aérienne, prise quelques semaines auparavant. Le parachutiste expliquait que son atterrissage ne s'était pas effectué dans les meilleures conditions : en heurtant le sol il avait malencontreusement « piqué le nez dans les vignes ». Il avait « la moitié de sa moustache noire et l'autre verte », sous son nez crochu « tout égratigné ». Il s'agissait du colonel Rupert D. Graves (extrait de « Le débarquement de Provence » de Jacques Robichon, 1962)



Colonel Rupert D. Graves

- 6 Le chef de gare Allemand est tué.
- 7 Vers midi, le lieutenant Reardon et quelques hommes vont prendre position sur les rochers de Roque-Rousse et attaquent au passage, un convoi allemand sur la R.N.7 entre Les Arcs et Le Muy.



Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

La Libération

15/08

1 Vers 14 heures, de petits groupes ennemis sont signalés vers le Château Saint-Pierre et Guéringuiers, à 200 m environ au sud de la localité. [Extrait rapport du Cdt Blanc]

2 Dans l'après-midi, le Major Boyle entre aux Arcs où il trouve une vingtaine de G.I'S avec les capitaines Young et Mac Namara. Le groupe a pour objectif de bloquer le passage du pont sur l'Argens. Il traverse la voie de chemin de fer, et se trouve sous la mitraille allemande.



Major Boyle

4 Le 15 août, vers 16 heures, un planeur s'écrase sur la propriété de M. Bonhomme, au quartier des Gâchettes-Nord.

5 Vers 17 h, la garnison F.F.I. des Arcs est renforcée par un groupe de parachutistes américains d'environ 40 hommes et du groupe F.F.I. qui avait procédé à l'enlèvement de piquets dans la région de Valbourgès. [Extrait rapport du Cdt Blanc]

6 À 18 h, les parachutistes du 551^e Bataillon d'Infanterie sont largués entre Le Muy et Les Arcs.

7 À 21 h, les FFI repoussent les Allemands qui remontent le long du Réal.

Draguignan



5



La Motte

6

Le Muy



7

3

Les 13 lorguais

Élie Harquin, Jean Bersia, Maurice Deheneau, Gaston Denis, Roger Fréani, Victor Marcel, Eugène Marcone, François Mariani, Georges Paul, Jacques Passa, Louis Taxil, Emmanuel Verger et Joseph Viale.

René Jassaud raconte : « Nous sommes partis de Lorgues avec deux véhicules pour aller récupérer les armes que nous avions cachées aux Nouradons. Comme le pont sur la Florieye avait été dynamité, nous sommes venus en passant par le quartier des Pailles. Après avoir tout chargé, un de nos responsables avait décidé de passer par Les Arcs. Jusqu'aux Arcs tout s'est bien passé. Arrivés au centre du village, des gens nous ont dit : « faites attention car en bas on ne sait pas trop ce qui se passe ! » Nous avons continué à descendre et sommes passés devant une mitrailleuse tenue par des résistants Arcois qui nous ont redit : « faites attention à hauteur de la rue des Piétons ! » Sur le pont de la gare nous avons rencontré un individu porteur d'un brassard F.F.I qui nous a précisé que jusqu'aux Quatre-Chemins, et en direction de Lorgues tout était tranquille. Nous sommes descendus en confiance. Quand nous sommes arrivés au niveau de la villa Sole Mio nous sommes tombés sur les Allemands qui nous ont arrosés avec une mitrailleuse qui se trouvait dans le carré de vigne au nord de la villa. Une balle m'a touché à la tête et m'a fait tomber dans un ruisseau d'arrosage. J'ai réussi à fuir. Dans ma fuite j'ai rencontré deux collègues : Borghese qui avait été touché aux fesses et Pierrot Maurel qui lui n'avait rien. Nous avons su, plus tard, que tous nos autres collègues avaient été tués ».



Elie Harquin Denis Gaston Lucien Bersia

Portraits fournis par les familles des victimes.

La soirée du 15 et la nuit du 16 août se passent sans incidents notables. Une nervosité certaine règne cependant chez l'ennemi qui tiraille toute la nuit. [Extrait rapport du Cdt Blanc]



Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

La Libération

16/08

Dès le petit jour, quelques éléments ennemis sont signalés à 500-600 m à l'ouest des Arcs. [Extrait rapport du Cdt Blanc]



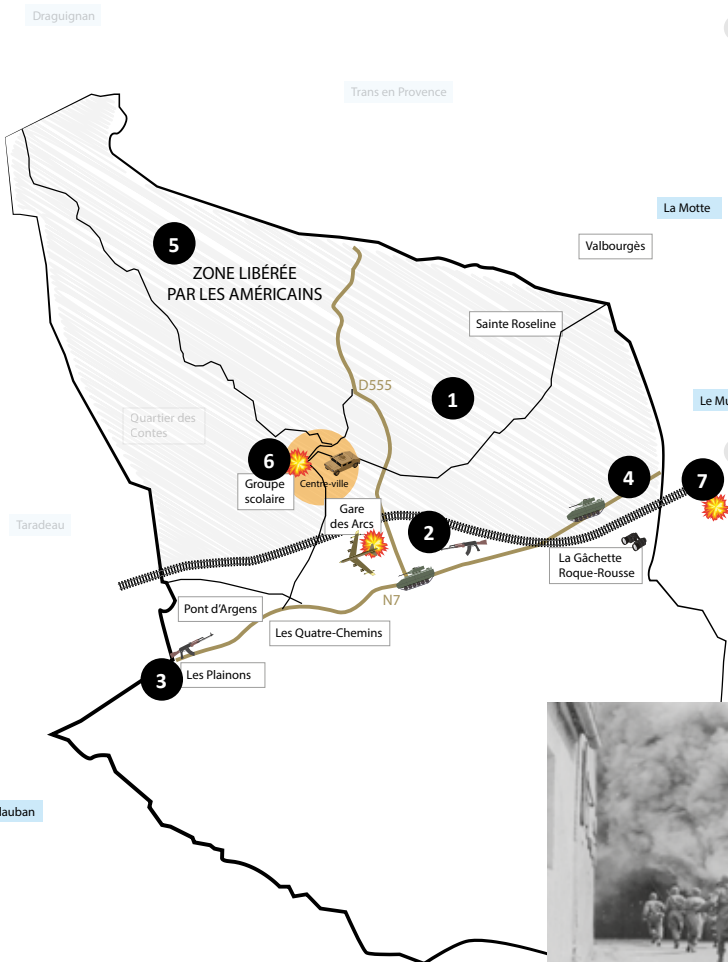
1 Vers 9h, arrivée de nombreux parachutistes américains. (Teisseire).

2 Sous les ordres du lieutenant Carl Starkey, deux sections de la compagnie D entrent aux Arcs par la route de Draguignan. Elles traversent le village et prennent contact avec les hommes du major Boyle. Ils établissent un point de défense au sud de la voie ferrée, et tentent de stopper la progression des Allemands avec leurs seules armes légères et des mortiers. Voyant que leurs collègues risquent d'être submergés, les observateurs postés en haut des rochers de Roque-Rousse font appel à l'aviation, qui mitraille et bombarde la gare et ses alentours où se sont concentrés les Allemands.

3 Les Allemands voulant reprendre possession de la RN7, se regroupent aux abords du Pont d'Argens où convergent des renforts venus de Vidauban et de l'ouest du département. Une des batteries allemandes est installée en bas des Plainons ; les tirs sont dirigés vers Ste Roseline, Valbourgès et la « drop zone » de La Motte.

4 « Le 16 août, en début d'après-midi, une colonne de blindés arrive sur la nationale, débarqués depuis peu de la plage de Sainte Maxime. Une fois le pont de la Gâchette franchi, ils tirent sans cesse en direction de l'ouest où se sont concentrées les troupes allemandes ou, du moins, ce qu'il en reste. Les tanks filent sur Vidauban sans marquer d'arrêt. Dans le village, des jeeps sortent de partout. » (Propos de Robert Perdigon).

5 Le village était coupé en deux, et la voie de chemin de fer servait de ligne de démarcation. Au nord, le territoire libéré par les Américains, au sud, les quartiers encore sous la pression allemande.



6 « Les GI's sont montés vers le groupe scolaire, abandonné en toute hâte par l'ennemi. Trois d'entre eux ont demandé au concierge, M. Louis Botto, à monter sur le toit de l'école de filles, puis se sont dirigés vers sa partie sud-ouest. L'un d'eux a installé son fusil à lunette sur le parapet, s'est allongé, et a attendu. Trois Allemands franchissant l'arche du Columbarium ont été successivement abattus par ce sniper hors pair. » (Propos Robert Perdigon)



7 Vers 17 heures, après une importante concentration d'artillerie et de feux de mortiers sur les rassemblements ennemis dans la région de la voie ferrée Les Arcs - Draguignan et Les Arcs - Nice à 1 km environ Est de la gare des Arcs, les troupes américaines de contre-attaque, fortes de 3 à 400 hommes se portent en direction des lisères est des Arcs. [Extrait rapport du Cdt Blanc]



Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

*Au lendemain
de la Libération*

17/08

18/08

19/08

21/08

22/08

23/10

Rassemblés autour du château Sainte Roseline, sous des tentes faites avec les toiles de parachutes, les hommes du 517th Parachute Combat Team prenaient un repos bien mérité.

Défilé des Américains. Draguignan et Lorgues sont libérées.

Poursuite des bombardements sur Toulon.

La ligne de chemin de fer entre Les Arcs et Draguignan reprend du service.

Garde du pont d'Argens, considéré comme point sensible de première urgence. Une note signée du Commandant Blanc précisait : « De jour le chef de poste Serre André ou son adjoint Jouve Gaston et les 6 civils seront toujours présents, de nuit le poste de 12 hommes sera présent. La garde sera prise en permanence par 2 requis civils et 2 F.F.I. Mission : Surveiller le pont d'Argens et interdire le sabotage. Pour cela interdire l'accès par-dessous à proximité des arches du pont et par-dessus le stationnement des piétons ou des véhicules sur le pont. En cas de tentative de sabotage faire usage des armes à feu. En cas de doute faire les sommations : Halte là, et tirer un coup de feu en l'air. Le poste ne doit en aucune façon contrôler la circulation des automobiles ou autres véhicules ».

Le 18 août, peu après le départ des officiers, un camion arriva entre 13 et 14 heures sur la place de la mairie. Ce véhicule allemand venait d'être récupéré vers les Quatre-Chemins. Le plateau était chargé de linge, de munitions, et d'autres matériels abandonnés par l'ennemi en déroute. Son arrivée attira un petit groupe de personnes. Sansonetti Mathieu s'appretait à passer une caisse à Anglesi Alexandre, quand une explosion retentit. Robert Perdigon apporte la précision suivante : « Le camion avait été piégé à l'aide d'une grenade attachée à un fil de fer. En déplaçant les caisses, elle a été dégoupillée ». En explosant, elle fit des blessés légers (Jean Bima, Roger Fabre, Fernand Perdigon, Thérèse Rosso épouse Salvestrini et Mathieu Sansonetti) et 2 morts (Alexandre Anglesi, Marie Corte épouse Rolfi).



Défilé de la Résistance



Rassemblement des villageois

Et après ?

Dès octobre 1945, le ministère de la reconstruction et de l'urbanisme correspond avec les mairies pour inviter les personnes concernées à déclarer les sinistres vécus et évaluer les travaux de « remise en état d'habitabilité » des immeubles sinistrés pendant la guerre. Il s'agit alors en priorité de lister les travaux de réparation d'urgence et de ne pas laisser se détériorer des immeubles encore réparables plutôt que de s'engager dans toute reconstruction.

Parallèlement, dans chaque commune, s'organisent des réunions de sinistrés afin d'aider les personnes concernées à remplir les dossiers administratifs qui sont envoyés aux commissions départementales et cantonales.

Trois catégories sont retenues : les « dommages immobiliers et mobiliers », les « dommages agricoles » et les « autres dommages » (industriels et commerciaux notamment).

Aux Arcs, les 15 et 16 août 1944, 3 immeubles sont totalement détruits, 11 partiellement et 22 endommagés mais les dégâts subis « ne compromettent pas leur solidité ».

À tout ceci, s'ajoutent, pour toute la durée du conflit, les incendies ainsi que les dommages pour faits de guerre (« déprédations », dégâts, vols,...).

En mars 1946, 52 dossiers de sinistrés arcois avaient déjà été envoyés à la délégation départementale.

Portraits de soldats



Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

Portraits de soldats Arcois

Nous remercions les familles qui ont bien voulu nous faire part de ces témoignages.



Émile GOUATY

Après 3 ans sous les drapeaux entre 1918 et 1921, il intègre la 580^e Cie du 19^e Escadron du train (Compagnie du Quartier Général de Groupe d'Armée n°1) en 1939.

Chargé de surveiller la frontière Franco-Belge, le GA1 se trouve en alerte lors de l'envahissement de la Belgique et des Pays Bas par les troupes allemandes. Face à une avancée extrêmement rapide, les soldats français doivent se replier et atteindre les rivages de la Manche pour être évacués par une expédition britannique.

Le 31 mai 1940, le torpilleur français Sirocco participe à la mission nommée Opération Dynamo. Il accueille 750 soldats dont Émile GOUATY. Pendant les combats, le Sirocco est bombardé. Les soldats sont à nouveau évacués sur deux autres navires... qui accueillent 270 survivants sur les 930 hommes à bord.

Émile GOUATY fait partie des rescapés et rentre dans ses foyers le 22 juillet 1940.



Victor IGNUDETTI

Le 8 novembre 1942, le matelot arcois Victor IGNUDETTI est à bord du contre-torpilleur Le Malin, bloqué au port de Casablanca, en attente de ravitaillement. Lors de terribles combats, le Malin est touché par un obus qui ouvre une voie d'eau dans la salle des machines où se trouvent 18 hommes. Victor IGNUDETTI est grièvement blessé : fracture ouverte de la jambe droite et plaies au visage. Il réussit à se faire un garrot à l'aide de sa ceinture, nage à travers les débris et atteint la surface pour demander de l'aide. Il est alors le seul survivant de la salle des machines.

Évacué vers l'hôpital de Casablanca, il reçoit en urgence une transfusion sanguine. Reliés bras à bras par un tuyau, le sang d'une infirmière ch'ti lui sauve la vie. Malheureusement, la gravité de ses blessures oblige les chirurgiens à l'amputer de la jambe.

De retour à la vie civile, il est fait Chevalier de la Légion d'honneur.



Emmanuel MATARD

Engagé dans la marine nationale, il embarque en 1942 sur le croiseur léger Duguay Trouin. Au fil de ses affectations, il sert en tant qu'arrimageur d'aéronautique sur le dragueur de mine Commandant Bory. Il nous raconte « Ce navire assurait la police devant les ports, du Havre jusqu'en Espagne. La petite corvette à vocation anti-sous-marin, sous contrôle du Gouvernement de Vichy, était prise pour cible par les Américains lors de l'Opération Torch, le 8 novembre 1942. J'avais 22 ans. Je me suis dit, tu vas mourir bien jeune. À quai, derrière le cuirassier Jean-Bart, les bombes nous ont épargnés. Mais j'ai assisté à une tragédie. Du haut de la plage arrière où j'effectuais une manœuvre, j'ai vu une bombe tomber sur un navire proche, écrasant un matelot contre une paroi métallique. Plusieurs autres morts et blessés furent à déplorer lors de cette attaque américaine. »

Après de bons et loyaux services dans la Marine, il entame une carrière professionnelle sur les chemins de fer. Avec son épouse Marie-Madeleine, ils profitent d'une retraite bien méritée.



Justin BERGOGNE

Entraîné et armé par les américains, il s'engage comme volontaire pour faire partie des commandos qui vont composer le groupe d'assaut naval de Corse formé en novembre 1943.

Ces hommes vont assurer dans la nuit du 14 au 15 août 1944, une des missions les plus périlleuses du débarquement : escalader les roches rouges qui bordent la mer avant de pouvoir passer à travers les lignes de défense allemande. Leur mission : couper la route de la coriche et la RN7 distante de 5km afin que des renforts allemands ne puissent rejoindre Fréjus ou St Raphaël où les Américains vont débarquer dans quelques heures.

Lourdement armés, 67 hommes fusiliers marins accostent sur une minuscule plage. Ils ignoraient (ou on ne leur avait pas signalé) que la zone qui les sépare de la route avait été minée quelques jours avant. Plus de la moitié du commando est anéantie en quelques minutes. Les rares survivants sont mitraillés par deux avions britanniques qui, dans le noir, les prennent pour des Allemands. 7 hommes réussissent néanmoins à se sauver à la nage. Les autres n'ont d'autres solutions que de se rendre. Justin BERGOGNE et 18 autres prisonniers réussissent à prendre la fuite grâce à l'intervention d'un groupe de résistants et rejoignent les Américains du 141^e Infantry Régiment qui vient de débarquer au Dramont.

Titulaire de la Croix du Combattant 39-45, il reçoit aussi la médaille d'Italie 43-44 et la médaille des engagés volontaires Méditerranée.



Maurice PAUL

Après plusieurs missions au Maroc, le 23 août 1944, il fait partie de la 2^e vague du débarquement de Provence. De la plage de la Nartelle, il rejoint le reste de son régiment du côté de Pierrefeu pour se diriger vers Toulon. Avec ses camarades, ils mettent très rapidement hors d'état de nuire les batteries ennemies installées au Fort Lamalgue, s'en suit le Fort de l'Artigue et celui de St Mandrier. Toulon libéré, ils prennent la route des Alpes et participent aux combats en Tarentaise, en Maurienne et dans le Briançonnais. Après des mois d'hiver dans les Vosges, et en Alsace, son régiment arrive à Seltz en avril 1945. Ils poursuivent la route vers le Danube, les derniers coups de canons sont tirés à Pforzen.

Décoré de la Médaille Commémorative Française 39-45 avec barrettes « EV », « AFRIQUE », « LIBERATION », il revient à la vie civile en décembre 1945.



Daniel MISTRE

À 21 ans, il s'engage dans la marine pour 3 ans. En 1941, il quitte la France pour Casablanca. Matelot canonnier, il embarque en juillet à bord du croiseur PRIMAUGUET, puis en août sur l'avisé « Commandant Bory » jusqu'en 1944.

Le 9 mai 1944, il rejoint le Régiment blindé de Fusiliers-Marins, ancienne unité de la 2^e Division blindée française. Le 20 mai 1944, il est à bord du CAPTOUN-CASTLE pour s'entraîner, en Angleterre, en vue du débarquement.

Sous le commandement du Capitaine de Frégate MAGGIAR et du Capitaine de Corvette MARTINET, le régiment a participé aux combats des plages de Normandie aux rives du Rhin, jusqu'au nid d'aigle d'Hitler à Berchtesgaden.

Son parcours militaire lui vaudra 8 récompenses dont la croix de guerre 39/45, la croix du combattant volontaire.



Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

Portraits de soldats Américains



Anthony DI PIETRO

Il naît en Amérique d'une famille d'immigrés italiens. Ils sont de retour en France pour des raisons familiales, lorsque la guerre éclate. Pour rejoindre son frère intégré dans l'armée, il devient interprète grâce à sa maîtrise du français. Il nous raconte :

« Puis j'ai été muté au camp de Leek, près de Londres. J'ai alors compris que le débarquement en Normandie se préparait. Effectivement, le 6 juin 1944, au matin, les premières vagues d'assaut atteignaient les côtes françaises. Les pertes furent énormes. D'ailleurs, on surnomma cette plage Bloody Omaha, « Omaha la sanglante ». Je faisais partie de la seconde vague. Nos troupes avancèrent vers Paris où nous devions nous reposer. Mais un ordre arriva et nous fumes de nouveau, aux avant-postes. Nous avons effectué un second débarquement, entre Avranches et le Mont-Saint-Michel, sous le commandement du général George Patton. »

« En tant qu'interprète, j'ai été affecté au service du Général Patton dont je partageais le véhicule. Nous remontions vers la Belgique, jusqu'à Bastogne où nous avons passé le Noël 1944. Une bien triste fête, car les Allemands encerclaient le général Mc.Auliffe et sa 101^e Division Aéroportée. Seules les interventions, sur le flanc sud-est de notre 3^e Armée, puis de l'aviation alliée, le 26 décembre pour empêcher le ravitaillement des blindés nazis, transformèrent la défaite en victoire. La bataille des Ardennes belge était gagnée.

Je suis alors envoyé par le Général Patton à l'île de Ré où un détachement allemand oppose une forte résistance. Je me rends compte alors, que l'officier américain en première ligne, n'écouait pas les messages et transmettait de mauvaises données tactiques à ses hommes utilisant les canons de 105 selon des méthodes dépassées. Le temps de tout corriger et les Allemands se voyaient contraints de cesser les combats. »

« Sa mission parfaitement remplie, le simple soldat faisant fonction de... « commandant », rejoint le Général Patton, à Nancy, avec pour nouvel objectif : Buchenwald afin de libérer les prisonniers placés sous le joug du tortionnaire le SS-Oberführer Hermann Pister.



Luis Camps

« Son berger allemand Rip l'a sauvé en lui montrant un passage où se cachent dans un amoncellement de billots. Une fois le danger écarté, Rip a filé en direction d'un contingent américain, et à force d'aboiements, a amené les GI's vers le tas de bois où était coincé l'un des leurs. »



Major BOYLE

Col. William J. « Wild Bill » BOYLE
Né à New York (Brooklyn) en 1917, il sort diplômé de l'Académie militaire de West Point en 1939. En 1942, il rejoint le 506^e puis le 1^{er} bataillon du 517th PIR (Parachute Infantry Regiment), dont il prend le commandement en 1944.

Il participe à l'opération Dragoon le 15 août 1944. Après avoir sauté en parachute, il rejoint Les Arcs avec pour objectif de bloquer le passage du pont d'Argens. Il tombe sur près de 300 allemands venant de Vidauban. Il se replie le long de la ligne de chemin de fer et parvient à tenir la ville pendant un jour et demi.

Distinctions: Bronze Star, 2 purple Hearts

Charlie Keen Medic B Co: « Alors que nous entrons dans Les Arcs j'aperçois un vieil homme habillé avec un uniforme de la Légion étrangère! Il a la poitrine couverte de rubans de médailles et nous fait des signes du bras en criant « Suicide, Suicide »...

On entre dans le village et soudain à ce moment, sorti de nulle part, apparaît le Major Boyle!

Il prend le commandement de notre groupe... »



Bill NICKERSON

Soldat infirmier au 517th Régiment d'Infanterie, il fait partie des parachutistes américains venus libérer le Sud de la France. Vers 9h30, il arrive dans le village accompagné d'un autre soldat. Après un accueil chaleureux, ils se mettent en route pour rejoindre le reste de leur régiment rassemblé près de La Motte.

Sur le point d'être à nouveau la cible d'une attaque allemande, les Arcois regagnent leurs maisons.

« C'est à ce moment-là, raconte Josiane Bonnaud, que le capitaine Giraud a ouvert la porte de chez mes parents, au 28, rue de la République. Il a dit à mon père Victor Maria : Vite cachez ce soldat. Mon père n'eut que très peu de temps pour réfléchir, et il conduisit le GI vers le four à pain, situé au bas de l'appartement. Le responsable local de la résistance avait rassuré le jeune homme qui pénétra dans le four « banal » sans hésitation, se rendant compte lui-même de sa désaffectation. Mon père avait alors masqué la porte en fonte en amoncelant quelques planchettes. Le soldat était resté dans sa cachette un ou deux jours, sans accepter de nourriture ni de boisson, ayant lui-mêmes ses propres provisions. Mon père était inquiet du fait qu'il fumait des cigarettes américaines, dont l'odeur reconnaissable pouvait trahir sa présence, et mettre ses hôtes en danger. Lorsque la situation tourna à l'avantage des libérateurs, il émit alors le souhait d'être dirigé vers La Motte où son unité devait se regrouper pour accomplir ses premières missions. »

Une trentaine d'années plus tard, le GI est revenu, aux Arcs, pour remercier ceux qui l'avaient sauvé en le cachant dans le four.

« Sans hésitation, il a remonté la rue de la République puis s'est arrêté au N°28. Il a montré du doigt la porte et a dit « C'est là ! ». Ma mère Antoinette l'attendait. Il s'est dirigé tout seul jusqu'au four, a ouvert la porte et a récupéré... deux mégots écrasés trois décennies plus tôt ! »



Colonel GRAVES

Le colonel Graves, sorti gradé de l'école militaire américaine en 1924 assure le commandement du 517th Parachute Combat Team en mai 1944. La majeure partie de ses hommes de troupe a entre 19 et 21 ans. Il conduit ses troupes dans les combats d'Italie, puis lors de l'opération Dragoon en Provence puis poursuit la guerre jusqu'en Belgique et en Allemagne.

En 1945, il rentre aux USA et devient professeur au Georgia military collège du 20 juin 1946 au 31 mai 1949.

Durant la guerre de Corée il sert de chef à la deuxième Division d'Infanterie.

Il prend sa retraite en 1954 et sera décoré de la Légion of Merit deux étoiles d'argent, du Purple Heart, du Combat Infantry Badge, du Parachutist Qualification Badge, de la croix de guerre avec Palme (France) et de la Croix de Guerre Belge.

Alexander SUTTON

Né en 1923 à Liverpool (Old Swan), il rejoint le Air Cadet Force puis le Home Guard en 1939. En 1941, il s'enrôle en tant que fusilier (Royal Welch Fusiliers) puis est assigné au bataillon de parachutistes (6th Royal Welch Parachute Battalion).

Il participe à l'opération Dragoon, décollant depuis l'Italie et sautant en parachute entre La Motte et Le Muy.

Il est démobilisé en 1946 après avoir servi en Afrique du Nord et en Palestine. Il reçoit la Légion d'honneur en 2010.

Allan JOHNSON

Allan Johnson, vétéran du 517th Parachute Combat Team, est bien connu des arcois qui assistent régulièrement aux commémorations du débarquement de Provence. Membre du 3rd Platoon du 596th Engineer Company, Allan est un spécialiste dans le maniement des explosifs, faisant sauter ponts ou autres ouvrages d'art pour contrarier les mouvements des troupes allemandes.

Après avoir atterri du côté de Callian, il fit toute la campagne de France, passant par Sospel, les Alpes, pour terminer en Allemagne du côté de la forêt de Hürtgen. Il reçoit la Légion d'honneur lors des cérémonies en Provence en 2009.



Les Arcs sur Argens

La seconde guerre mondiale

*Ceux qui ont
donné leur vie*

Lors des combats qui se sont déroulés aux Arcs entre le 15 et le 17 août 1944 huit jeunes soldats américains ont versé leur sang pour notre liberté, tous issus du 517^e PRCT :

Il s'agit de :

Pvt John W. CLARK - Matricule N° 19074696

HQ 2^e bataillon – 517^e PIR

Mort au combat le 17 août 1944 aux Arcs (a une tombe au cimetière américain RHÔNE de Draguignan : Carré D, Allée 4 Tombe n°1).

ROBINSON Albert, né le 28 octobre 1920 – Matricule N° 0132520

HQ 2^e bataillon – 517^e PIR

Mort au combat le 17 août 1944 aux Arcs (a une tombe au cimetière américain RHÔNE de Draguignan : Carré B, Allée 4 Tombe n°8.) Un boulevard de Draguignan porte son nom.

Pvt Charles C. LEMEN

Compagnie E – 517^e PIR

Mort au combat le 15 août 1944 aux Arcs (a une tombe au cimetière américain RHÔNE de Draguignan : Carré D, Allée 1 Tombe n°15).

Pvt Albert J. ERNST

Compagnie A – 517^e PIR

Mort au combat le 16 août 1944 aux Arcs

2nd Lieutenant Harold M. FREEMAN

Compagnie H – 517^e PIR

Mort au combat le 16 août 1944 aux Arcs

1^{er} Sergent John E. GAUNCE

517^e PIR

Mort au combat le 16 août 1944 aux Arcs (a une tombe au cimetière américain RHÔNE de Draguignan : Carré B, Allée 6 Tombe n°9).

Pvt Robert R. HATHORNE

Compagnie B – 517^e PIR

Mort au combat le 16 août 1944 aux Arcs (a une tombe au cimetière américain RHÔNE de Draguignan : Carré B, Allée 4 Tombe n°23).

Pvt Carl G. SALMON, né le 28 juillet 1924 - Matricule N° 39912080

Compagnie C – 517^e PIR

Mort au combat le 17 août 1944 aux Arcs (a une tombe au cimetière américain RHÔNE de Draguignan : Carré D, Allée 10 Tombe n°16).

Certains arcois engagés dans l'armée française sont partis se battre sur d'autres fronts et certains y ont laissé la vie :

DEGIOANNI Jacques Barthelemy né aux Arcs le 20 décembre 1913, soldat dans un Régiment d'Infanterie Alpine, décédé à Mantes la Jolie (Yvelines) le 7 juin 1940.

FERAUD Aimé, né le 19 novembre 1923, militaire à la 108^e Compagnie de Transport du Train il est décédé à Feldkirch (Autriche) le 10 septembre 1945 des suites de blessures de guerre.

IGNUDETTI Henri, marsouin au 9^e Régiment d'Infanterie Coloniale. Fait prisonnier lors de l'attaque japonaise du 9 mars 1945 en Indochine. Ignudetti Henri est mort en captivité le 10 août 1945 dans le camp de travail forcé de Xuan Mai situé au Km 43 lors de la construction de la route de Hoa Binh (Vietnam).

MONIER Paul né en 1905, appartenant au 3^e Régiment de Zouaves, tué au combat à Marignane le 31 août 1944.

PANTALACCI Jean-Charles est décédé le 9 mars 1945 à Hanoi ex-Tonkin.

SEUX Marcel, soldat au 21^e Régiment d'Infanterie Coloniale décédé au cours de la libération d'Ensisheim le 5 février 1945.



Au lendemain de la libération, des arcois récupèrent des munitions abandonnées par les allemands. Arrivés sur la place de la mairie ils s'activent à décharger leur camion quand une grenade explose accidentellement tuant Alexandre ANGLESI et Marie ROLFI, blessant Jean BIMA, Roger FABRE, Fernand PERDIGON, Mathieu SANSONNETTI et Thérèse SALVESTRINI.



Les Arcs sur Argens